Dmitri Dichtiar (violoncelle), Pavel Serbin (violoncelle continuo), Thorsten Bleich (théorbe, archiluth, guitare).
Coviello (2 CD). Ø 2017.
TT : 1 h 42'.
TECHNIQUE : 3/5

Jardin secret de Boccherini, ses sonates pour violoncelle de jeunesse posent un problème. Le compositeur les réservant pour son propre plaisir ne jugea pas utile de les inclure dans le catalogue de ses œuvres. Quelques-unes eurent toutefois les faveurs (illicites sans doute) d'une édition par Bremner à Londres, vers 1770.

Le Russe Dmitri Dichitiar joue un splendide violoncelle anonyme vénitien, et rejoint ainsi Bruno Cocset qui se penchait en 2018 sur les *n°s 1, 3* et *5* (Alpha), et Anner Bylsma sur les *n°s 1, 2, 4* et *6* (Sony). Boccherini lui-même conseillait de ne pas s'y laisser enivrer par le rythme et les tempos violents.
L'interprétation de Bylsma se caractérisait par une construction du discours très intelligente et cohérente, une légèreté extrême de l'archet aux limites du susurré, un peu empressé, mais poétique. Plus élégant, sonorité fluide, avec de l'esprit et un certain humour, Bruno Cocset exprimait une vision équilibrée.
L'approche de Dichtiar s'avère plus sombre, plus mélancolique, mais inspirée. Il s'installe dans la durée, s'attarde sur toutes les reprises, vagabonde sur les détails. Le temps se dilue et ne reste plus que la beauté de cette musique portée par des sonorités subtiles. Le continuo de Pavel Serbin est en osmose. Mais les cordes pincées de Thorsten Bleich trop souvent déplacées. A découvrir. **Roger-Claude Travers**

JOHANNES BRAHMS
1833-1897
Les trois quatuors avec piano.
Geoffroy Couteau (piano), Quatuor Hermès.
La Dolce Volta (2 CD).
Ø 2018. TT : 2 h 06'.
TECHNIQUE : 4,5/5

« Bra
de t
sait
mer
L'Op
en
joué en premier par Ge
teau et le Quatuor Her
mier violon cédant l'a
cond dans l'*Opus 6*
l'inverse. Elégiaque et
deuxième quatuor ne p
doute pas la fantaisie
tions immédiates du p
il offre en revanche u
trésors cachés, dès son
en accords qui semble
lui-même et met d'emb
puis les cordes à nu. D
Allegro non troppo re
ment équilibré, comme
autres mouvements, le
privilégient le versant
de la partition. Ils con
plicité et expressivité,
lumière la complexité
tout en privilégiant un
limpide. La fibre brah
pianiste, sa complicité
lon, l'alto et le violonce
au discours une fluidi
par la largeur des phra
meté du dessin.
Leur approche de l'Op
en *sol* mineur, se sing
transparence des ligne
tecture à la fois aérée
Les pièges dus à l'abo
thèmes, à la liberté
notamment dans le p
vement, sont évités g
gie électrisante du c
sérénité des cordes. L
dance la plus étroite
sence d'affectation
illumine le caractère
héroïque des mouvem
comme la farouche
mique du finale. Ach
mais ébauché vingt ar
l'*Opus 60* en *ut* min
des confessions les
puissantes de Brahms
grand souffle, s'éva
fois des contraintes f
dée par la seule insp
exagérer le tragique
Couteau et les Hermè
à la hauteur de l'enje
à chaque mouveme
la clarté, l'égalité de
sans négliger la den
nelle, soutenue dè
abrupte du premie

Nouveauté

GEORGES BIZET
1838-1875

Chants du Rhin. Variations chromatiques. BIZET/GOUIN : Venise. BIZET/RACHMANINOV : L'Arlésienne (Menuet). SAINT-SAËNS/BIZET : Concerto pour piano n° 2 (transcr. piano seul).
Nathanaël Gouin (piano).
Mirare. Ø 2019. TT : 1 h 06'.
TECHNIQUE : 4/5

Enregistrement réalisé en juillet 2019 par Hugues Deschaux à l'Auditorium de la ferme de Villefavard. Une couleur à dominante chaude pour ce piano « moelleux ». L'acoustique du lieu a empreint cette captation de sa caractéristique boisée. L'image sonore assez condensée au centre possède une belle ampleur, qui rend l'écoute particulièrement conforable et plaisante.

De l'œuvre pour clavier de Bizet, Nathanaël Gouin retient les deux partitions les plus substantielles et les plus redoutables, qu'il panache avec trois transcriptions virtuoses, pour mieux rappeler quel fabuleux interprète fut aussi le compositeur. « Son exécution toujours ferme et brillante, nous apprend Marmontel, avait acquis une sonorité ample, une variété de timbres et de nuances qui donnaient à son jeu un charme inimitable. » C'est exactement ce que nous fait entendre le pianiste tout juste trentenaire du Quatuor Brahma, dont les moyens digitaux et la poétique singulière ne sont plus à démontrer depuis son premier album solo, dédié à Liszt (*cf. n° 662*). Hormis Jean-Marc Luisada (RCA), personne ne nous avait autant charmé dans les *Chants du Rhin*, ces six « lieder sans paroles » de 1865.
C'est que Nathanaël Gouin n'oublie jamais de chanter, poignant au possible dans *Les Rêves*, qui ont quelque chose d'un air de Siebel avec une larme à l'œil, et *Les Confidences*, dont les lignes se déploient et miroitent sur les eaux du fleuve. Et cette pointe d'espièglerie mise à la mazurka de *La Bohémienne* ! Dédicataire de *Retour*, l'ami Camille Saint-Saëns lui confie à cette époque la réduction pour piano seul de son *Concerto n° 2*. Ses brusques changements d'éclairage, les envolées pyrotechniques du *Presto* final n'effraient nullement Gouin, qui soigne les plans sonores, ne néglige aucun contre-chant et réussit la gageure de nous y faire oublier l'orchestre ! Débarrassé des sécheresses (et du chantonnement) de Gould (Sony), tournant le dos aux fulgurances d'un Setrak (HM), le jeune Français privilégie dans les *Variations chromatiques* (1868) une dynamique plus étale, creuse les reliefs, même si la sonorité gagnerait parfois à s'assombrir davantage. Après tout, ne s'agit-il pas de conjuguer, selon le désir exprimé par Bizet, « le moelleux, le velouté, à la vigueur et à l'éclat » ? Cela vaut pour *Venise*, paraphrase imaginée par Gouin sur la romance de Nadir. Des arpèges scintillants et fluides, aux reflets multicolores, soutiennent la mélodie qui ondoie sur un rythme de barcarolle. « Divin ravissement ! / O souvenir charmant ! »
François Laurent

PLAGE 5 DE NOTRE CD